

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand

Band: 31 (2004)

Heft: 127

Artikel: Dans le désert marocain... : le ranz des vaches

Autor: Fontaine, C.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-244730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans le désert marocain...

LE RANZ DES VACHES

Et des larmes coulaient le long de nos moustaches,
D'entendre ainsi chanter, au loin, le « Ranz des Vaches »...

La Légion étrangère bivouaquait ce soir-là à l'orée du désert. L'étape avait été longue, la journée brûlante. L'ordre de faire halte était venu. La colonne s'arrêtait. Les compagnies se rassemblaient après avoir touché la soupe. La nuit tombait. Un grand feu brasillait au milieu du bivouac, éclairant de vives lueurs les légionnaires groupés autour.

Les soldats, par marche forcée, devaient rejoindre les troupes d'avant-garde attaquées par les rebelles. Et le terrible imprévu des jours prochains ne troublait point la quiétude des hommes.

Etranges physionomies que ces légionnaires, déserteurs de la vie, drapant d'oubli leur passé !

Oh ! l'admirable abnégation de ces héros anonymes qui, pour le drapeau tricolore, iraient se faire trouer la peau !

La pleine lune inondait le paysage de sa lumière laiteuse et le bled immense et vide, sans ombre et sans relief, finissait par s'unir à l'horizon de mystère fondu dans le clair de lune. La lueur de l'astre argentait la terre africaine et allumait des rayons aux baïonnettes des fusils formés en faisceaux. La nuit fraîchissait. Toute la vie de cette terre stérile était concentrée, à cette heure, autour du brasier crépitant.

Les soldats, pelotonnés dans leurs manteaux, arrondissaient le dos sous la rosée et tendaient leurs mains vers les

flammes. La fatigue de la journée pesait à leurs paupières. Les membres étaient las et le corps avide de repos. D'un instant à l'autre, l'ordre de repartir pouvait arriver. Quelques hommes déjà, étendus sur le sable, enroulés dans leurs couvertures, dormaient ; mais la plupart des soldats veillaient.



Peu à peu, cependant, l'animation diminuait. Les chansons s'étaient tuées. Les conversations languissaient et les plaisanteries ne faisaient plus rire.

Tout à coup, une voix s'éleva :

— Hé ! le Suisse... chante-nous quelque chose !

Cette proposition secoua la torpeur qui engourdisait les esprits. Plusieurs voix s'exclamèrent :

— Allons ! le Suisse, debout !

— Nous écoutons... hardi !

— Bravo pour le Suisse, on ne l'entend jamais...

Alors, derrière le groupe, un homme se leva, redressant sa haute stature, et s'avança vers le feu. Il marchait lentement avec l'allure des montagnards, qui est faite de peine, de travail et de rési-

gnation.

Un profond silence...

Cet homme était l'ex-armailli de Brenleire. Parti pour la légion, depuis bientôt quinze ans, il avait quitté sa Gruyère et ses montagnes après un pauvre roman d'amour à peine ébauché. Mais son pays, pas plus que l'infidèle, il n'avait pu l'oublier. Au cœur d'un pâtre, ces sentiments-là demeurent vivaces.

Arrivé près du feu, Pipoz, le vacher de Brenleire, s'arrêta ! Son regard, passant par-dessus les soldats accroupis, se perdait au loin, tendu vers le passé... La flamme mourait. Sa figure énergique, encadrée de poils rudes, se dessinait par instant dans la pénombre. La clarté de la lune en adoucissait les traits de sa lueur pâle et immatérielle.

— Une chanson, camarades ? dit-il. Je n'en sais guère d'amusantes... un chant du pays, si vous voulez !

Il se recueillit un moment, rassemblant les strophes surgies du fond de sa mémoire. Puis, maîtrisant l'émotion qui lui martelait le cœur, calme, superbe, le pâtre-légionnaire entonna :

Lè-j'armailli di Colombètè
Dè bon matin chè chon lèvā
Ah! ah! ah! ah!
Liauba ! liauba por ariā !
Liauba ! liauba por ariā !

Imprévu, lent et grave, le chant se déroulait. La voix du berger semblait le fouiller, le remuer, y découvrir des profondeurs inconnues, des accents poignants... La mélodie s'épandait au loin, frémissante, dans le silence du désert marocain inondé de clarté lunaire. Toutes les nostalges, toutes les humbles joies, toutes les illusions mortes et tous les espoirs frissonnaient dans cet hymne montagnard. Certaines notes prolongées, vagues et indéfinies, reflétaient bien l'âme de l'armailli, pleine jusqu'aux bords de la souvenance des montagnes natales, avec le pâturage ensoleillé à

l'aube, le troupeau carillonnant, les pâtres matinaux et le chalet qui fume...

Vinidè totè,
Biantzè, nérè,
Rodzè, mothèle,
Dzouvenè, otrè,
Déjo chti tsâno
Yô vo jârio,
Déjo chti trinblyo
Yô i trintzo.

Liauba ! liauba por ariā !

Il avait mis dans le « liauba » surgi du tréfond de son cœur, une telle puissance, que le son grondait, profond comme le mugissement d'un torrent des Alpes, où le soleil dore les parois humides, irisant la bruine qui monte des cascades...

Cependant l'émotion gagnait peu à peu le berger. Un court silence avait suivi la seconde strophe. Puis il s'était raidi et continuait :

Lè chenalyirè
Van lè premirè,
Lè totè nérè
Van lè dèrèrè.
Liauba ! liauba por ariā !

C'était solennel. L'ancien pâtre paraissait accomplir un acte de foi, tant il mettait d'ardente conviction, d'amour



absolu dans la mélodie plaintive du refrain.

Et voici que tout à coup, la voix s'arrêta net au milieu du dernier « liauba »... Debout, près du feu de bivouac, dont les tisons mouraient, à l'orée du désert, un homme pleurait : l'armailli de Brenleire!

Il était là, figé, inconscient, le regard perdu, voilé de larmes, la poitrine soulevée de hoquets. Il avait trop présumé de ses forces. Et maintenant, c'était en lui, l'hymne de triomphe des vanils de sa Gruyère, des montagnes aimées et lointaines... C'était l'appel du pays natal impérieux, déchirant...

Ainsi, depuis des siècles, la mélodie sacrée de ce chant magique continuait d'exercer son charme victorieux. Et le

pâtre de Brenleire, au service de la Légion étrangère, rejoignait à travers les temps l'âme de ses héroïques aieux au service étranger, qui pleuraient au régiment en entendant chanter ou jouer le « Ranz des vaches ».

Alors, autour de lui, il n'y eut pas un mot, pas un rire.

Tous ces hommes frémirent. Les larmes du Suisse coulaient pour tous. Son refrain, « liauba » sonore, dououreux écho d'une terre qu'on adore, semblait un sanglot...

Et tous, exilés, déclassés et sans patrie, ils sentirent un grand souffle les soulever : la patrie absente !

(d'après Ch. Gos). C. Fontaine.

Avion secoué

Qu'est-ce qu'une zone de turbulences et pourquoi provoque-t-elle de tels effets sur les avions? Nicole P., BE

C'est au décollage que les avions se mettent à trembler. La faute aux cumulus (nuages du beau temps) et à leurs mouvements d'air verticaux. Au centre d'un cumulus, ils sont ascendants tandis qu'à l'extérieur, ils sont descendants. A grande vitesse, les avions viennent littéralement «percuter» ces mouvements contraires, d'où les secousses. Même un petit nuage (de 200 mètres à 2000 mètres de haut) peut faire son effet.

La turbulence en mer claire, pour sa part, se produit par ciel bleu lorsque l'avion rencontre le jet-stream. Ce courant horizontal peut être assez violent (200 à 400 km/h) si bien qu'en le croisant l'avion passe par des zones de vitesses différentes et subit des secousses inattendues.

Cela dit, la plus grosse turbulence que connaissent les avions est le trou d'air survenant lors d'un orage ou d'un survol de montagnes par vent fort. En effet, les vents qui passent au-dessus des montagnes ont tendance à redescendre très vite derrière, ce qui a pour effet d'«aspirer» les avions vers le bas.